

Vie scientifique

« Ville-nature contemporaine. Quelle réalité ? Quel projet ? »

Compte rendu de colloque (Grenoble, 5-6 février 2004)

Lucile Grésillon^a, Annabelle Morel-Brochet^b

^a Géographe, doctorante, LADYSS, CNRS, Université de Paris 1, 191 rue Saint-Jacques, 75005 Paris, France

^b Géographe, doctorante, LADYSS, CNRS, Université de Paris 1, 191 rue Saint-Jacques, 75005 Paris, France

Ce colloque constituait les 2^{es} Rencontres internationales de recherche en urbanisme de Grenoble. Son intérêt résidait dans l'association encore peu habituelle des termes de ville et de nature. Son objectif était de « mesurer la réalité de la ville-nature contemporaine ». L'appel à communication¹ précise – et Y. Chalas, responsable scientifique de la manifestation, l'a rappelé dans son introduction orale – ce qu'il faut entendre par « ville-nature » : c'est « l'interpénétration » de la ville et de la nature, à savoir « l'urbanisation de la nature » et la « ruralisation de la ville ». Les considérations qui suivent cette définition laissent entendre que la « ville-nature » est un fait, et un fait en développement. Les questions soulevées portent sur l'importance de son expansion, sa correspondance avec une demande sociale « urbaine » et son accompagnement par des politiques publiques et des projets d'aménagement, le tout afin de « mieux comprendre en retour nos sociétés, nos villes et nos campagnes contemporaines ». L'avancée de la « ville-nature » est supposée se traduire sur quatre plans : un plan géographique, par un changement d'échelle de la ville qui devient ville-territoire, ville-région, et qui donc intègre des zones naturelles et agricoles ; un plan politique, car les questions agricoles et la gestion de ces espaces entrent alors dans le débat de la cité ; un plan sociologique, parce qu'apparaît « une troisième sorte d'habitant » (périurbain), qui se caractérise par des pratiques et des représentations contradictoires de la nature et de l'environnement, en ce qu'il veut à la fois la ville et la campagne, et dont le poids démographique croissant influe sur les espaces et leur gestion ;

implication paysagiste, enfin, dans la mesure où existe une attente, voire une exigence, de projets d'aménagement de la nature différents des réalisations passées et satisfaisant les individus sur le plan sensoriel. Ces premiers éléments de la réflexion proposée sont déjà révélateurs de certaines représentations relatives à la ville, à la nature, à l'agriculture, à l'aménagement du territoire. Ils renvoient également à une perception de l'habitant. Cet exposé des motifs ancre directement la problématique dans les débats sur la « métropolisation² », le « développement urbain durable », la maîtrise de l'étalement urbain et des mobilités, et sur le statut et les fonctions des espaces ruraux et agricoles. Pourtant, aucune allusion n'est faite à cet ensemble de thèmes : d'autres mots sont privilégiés.

Que ce soit sur le plan des thématiques ou de la finalité, la diversité des communications présentées est frappante³. Deux types de propos peuvent être identifiés : ceux faisant état de projets de recherche ou de recherches

² Mouvement appuyé de concentration de la population dans les grandes villes.

³ À noter le caractère très interdisciplinaire des profils des intervenants : Pascal Amphoux, écologie humaine, architecte ; Francis Beaucire, géographe ; Augustin Berque, géographe ; Moez Bouraoui, sciences de l'environnement ; Christopher Bryant, géographe ; Yves Chalas, sociologue, architecte ; Marianne Cohen, biogéographe ; Michel Corajoud, paysagiste et urbaniste ; Pierre Donadieu, agronome et écologue ; Roberto Gambino, architecte ; Yves Gorgeu, ingénieur ; Nicole Mathieu, historienne et géographe ; Joé Nasr, urbaniste ; Gilles Novarina, urbaniste et économiste ; Attilia Peano, architecte ; Philippe Perrier-Cornet, économiste ; Daniel Pinson, sociologue, architecte ; François Poulle, urbaniste ; Pierre Sansot, philosophe ; Bernardo Secchi, ingénieur (génie civil) ; Martin Vanier, géographe.

Auteur correspondant : A. Morel-Brochet,
Annabelle.Morel-Brochet@malix.univ-paris1.fr

¹ L'appel à communication de ces rencontres a été publié dans *Natures Sciences Sociétés*, 2003, 11, 4, 437-438.

en cours – souvent tournés vers l'action – et ceux orientés vers une analyse plus générale et plus fondamentale.

Le premier groupe est animé par une approche gestionnaire de la « ville-nature », qui semble donc déjà une réalité. Nombreux sont les intervenants qui insistent sur la nécessité d'une présence physique de la nature dans la ville. Mais on perçoit déjà que ce qui est mis derrière les termes de « ville », et plus encore de « nature », ne revêt pas le même sens, ni ne suppose le même contenu d'un intervenant à l'autre. La nature se pare tantôt de l'habit de l'agriculture, tantôt de celui d'infrastructures et d'espaces paysagers (M. Corajoud, paysagiste urbaniste, A. Peano, architecte); quant au terme de ville, il renvoie tantôt à la ville-centre (J. Nasr, urbaniste), tantôt aux espaces périphériques (M. Bouraoui, sciences de l'environnement, P. Donadieu, agronome et écologue). Cette imprécision sémantique, largement répandue lors de ces journées, témoigne – nous y reviendrons – de la difficulté de la recherche à identifier ses objets et à se détacher des représentations contradictoires de la ville et de la nature que véhicule le langage commun. Plusieurs intervenants de disciplines différentes (G. Novarina, urbaniste et économiste, R. Gambino, architecte, M. Vanier, géographe) ont dénoncé l'inadaptation des outils réglementaires de l'aménagement aux caractéristiques de cette « ville-nature »; ils ont prôné le passage d'un raisonnement aréolaire (zonage) à une pensée intégrant le réticulaire (flux et réseaux), afin de suivre aussi bien la logique des écosystèmes que les pratiques de mobilité. Mais leurs propos ne renvoient pas au même type d'espaces urbanisés. Toujours dans ce même groupe, C. Bryant (géographe), F. Poulle (urbaniste) et Y. Gorgeu (ingénieur) se sont intéressés aux conditions de la réalisation du projet de « ville-nature ». Selon eux, il exige la concertation des différents acteurs, dont les intérêts divergent. Un peu à part, étaient les restitutions des résultats de programmes de recherche traitant des nouvelles représentations et pratiques de la nature dans les espaces urbanisés. Trois programmes furent mentionnés à travers des communications : le programme « Évaluation des politiques publiques et paysage » commandité par le MATE (M. Cohen, géographe), le programme « Espaces naturels et ruraux dans une société urbanisée » du Groupe de prospective de la DATAR (P. Perrier-Cornet, économiste) et le programme européen « Métropole Nature : les espaces naturels périurbains et la ville durable » (M. Vanier).

Le deuxième groupe réunit des interventions plus réflexives. Y. Chalas (sociologue et architecte) et A. Peano (architecte) ont centré leur propos sur les facteurs récents qui ont conduit – essentiellement par la diffusion urbaine – à l'avènement de l'idée d'une « ville-nature » contemporaine, tandis que A. Berque (géographe) et P. Sansot (philosophe) ont privilégié une approche plus historique et philosophique des fondements du rapport à la nature dans les sociétés occidentales.

Le premier émit l'hypothèse que les ressorts anthropologiques et esthétiques de la conception contemporaine de la « ville-nature » trouvent en partie leur origine dans le mouvement anachorétique chinois remontant à l'ère des Six Dynasties, alors que le second convoqua Spinoza et Merleau-Ponty pour montrer l'absurdité d'une opposition entre ville et campagne dans la mesure où toutes deux accueillent la nature, en ce qu'elle est une manière d'être sensible au monde. En revanche, ce sont des visions plus personnelles, plus intimes, des formes que doit prendre la nature dans les espaces urbanisés que F. Beaucire (géographe), D. Pinson (sociologue et architecte), mais aussi M. Corajoud nous ont livrées. Si certaines communications se sont essayées à proposer une partie réflexive et une partie appliquée, comme celle de P. Amphoux (architecte, écologie humaine) sur l'importance de la marche dans l'émergence de l'idée de « ville-nature » et de son vécu sensoriel, elles demeurent minoritaires et les articulations doivent plus souvent être devinées qu'elles ne sont explicitées. À travers l'évocation des figures successives et simultanées de la ville et de la nature, N. Mathieu (géographe) et B. Secchi (génie civil) – et M. Vanier dans une moindre mesure – ont pour leur part focalisé l'attention du public sur les représentations sociales dominantes et les schèmes inconscients qui dirigent les actions des professionnels de la ville. Ces deux exposés furent précieux en ce qu'ils éclairèrent ce qui restait implicite dans la problématique du colloque et dans certaines interventions.

De ce point de vue, la communication de B. Secchi est exemplaire. Il pose l'existence de trois idéologies présentes chez les acteurs de la ville. Il les présente sous la forme de trois figures ou de trois « récits ». Le premier de ces récits est centré sur une « angoisse », celle de la ville démesurée ou de la disparition de la ville-centre par étalement. Le deuxième porte l'espoir « d'une grande génération », celle de la Grande Guerre, qui veut construire un homme nouveau par le projet architectural; c'est ce qu'il appelle le « déterminisme projectif ». Le dernier, enfin, prend appui sur « une recherche patiente » qui s'ancre dans l'étude concrète du bien-être physique des populations. Nombre d'urbanistes et de paysagistes se retrouvent dans les premier et second récits et nous comprenons dès lors mieux les ressorts de cette volonté de gérer, qui s'exprime dans les interventions du premier type et qui est prise entre la peur d'une disparition réciproque de la nature et de la ville (dans sa forme dense) et le désir de créer par la « ville-nature » une société meilleure. Le troisième récit, quant à lui, se retrouve dans certaines contributions réflexives, mais aussi dans les interventions de M. Cohen et de P. Amphoux.

Dans l'ensemble, on peut dire que le grand absent du colloque était l'habitant, le citoyen, l'individu, dont les pratiques n'ont été analysées qu'en termes trop généraux. La dimension sensorielle du vécu, plusieurs fois

évoquée, est restée assez désincarnée. L'intervention originale de M. Cohen sur les pratiques de nature en milieu urbain dense échappe à cette critique en relatant une expérience interdisciplinaire qui a croisé les représentations de la nature en ville, une objectivation de celle-ci (reposant sur une analyse de la diversité végétale) et l'identification attentive et rigoureuse des comportements et des pratiques qu'elle suscite.

L'impression générale laissée par ces deux journées est celle d'une grande richesse, mais aussi d'une certaine confusion, aussi bien dans la succession d'interventions très diverses que dans les présupposés théoriques et conceptuels des intervenants. Au fil des présentations, se sont multipliées les thématiques et les

approches dessinant sous forme kaléidoscopique une « ville-nature » aux mille visages et aux contours encore flous. Insuffisamment exploitée, cette liaison hardie entre ville et nature laisse en quelque sorte l'auditeur sur sa faim. Ces rencontres ont eu toutefois le mérite de mettre en lumière la complexité à la fois conceptuelle et méthodologique qu'entraînent les changements qui affectent la ville et la nature et, plus largement, les catégories spatiales qui, jusqu'ici, nous aidaient en tant que chercheur, citoyen ou habitant à penser notre rapport au monde. Beaucoup de travail reste donc à accomplir pour aller plus loin dans l'appréhension, la compréhension et la théorisation de cet objet en mouvement qu'est ladite « ville-nature ».